

LA GEOGRAPHIE ILLUSTRÉE PAR SES CONCEPTS

Philippe PINCHEMEL

Résumé

La géographie en passant des lieux aux hommes et du statut de science naturelle à celui de science sociale a connu un double traumatisme. Les concepts et les processus de la géographie sont présentés et illustrés à travers 16 photos de l'auteur : milieu naturel, humanisation, artificialisation, spatialisation (espace), paysage, milieu géographique. La conclusion insiste sur la nécessité de poursuivre l'inventaire géographique de l'interface terrestre.

Mots-clés

épistémologie, milieu naturel, milieu géographique, espace, paysage, naturalité, artificialité, spatialité

Abstract

The migration of geography from places to men and from the statute of natural science to the statute of social science produced a double trauma. Geographical processes and concepts are discussed and illustrated through 16 photographs : natural environment, humanization, artificialization, spatialization (space), landscape, geographical environment. It is necessary to carry on the geographical inventory of terrestrial interface.

Keywords

epistemology, natural environment, geographical environment, space, landscape, naturality, artificiality, spatiality

La connaissance de la géographie, de son évolution passe par une analyse épistémologique. Or, trop souvent, la réflexion épistémologique est de nature externe, c'est-à-dire qu'on recherche les influences extérieures qui ont marqué la discipline, qu'il s'agisse d'autres sciences, d'idéologies, de méthodes, de courants de pensées contemporains. C'est ainsi que le chaos, le post-modernisme, le féminisme, ont récemment pénétré la géographie, orientant les recherches, les publications, les thèmes de colloques, les créations de groupes de recherche.

Cette ouverture sur le monde, cette curiosité à l'égard de ce qui se fait ailleurs sont saines, normales à condition qu'elles enrichissent les méthodes, les concepts de la géographie, qu'elles lui permettent de mieux répondre à sa problématique propre et ne l'en détournent pas en multipliant les portes de sortie. Ces portes ouvrent peut-être sur des possibilités de recherche séduisantes, mais, dans le même temps, elles éloignent du champ de la géographie. Certains protesteront affirmant que toute science progresse par ses marges et par l'interdisciplinarité ; encore faut-il que cette perméabilité se produise dans une science « forte », capable d'assimiler les innovations, d'en bénéficier.

C'est pourquoi une épistémologie endogène est importante qui réfléchisse au contenu de la géographie, à l'affinement de son objet, aux valeurs et aux sens de ses

concepts existentiels, aux risques permanents de dérives.

I. UN DOUBLE TRAUMATISME RECENT

La géographie a connu récemment une double évolution qui n'a d'équivalent dans aucune autre science ; certains s'en réjouissent y voyant la remarquable capacité d'adaptation à un monde en pleine évolution, les caractéristiques mêmes d'une science moderne ; d'autres le déplorent y trouvant la confirmation de la nature de « science molle » attribuée par d'aucuns à la géographie !

La première évolution, qui n'est pas mince, a vu la géographie passer du statut de science naturelle à celui de science humaine. Or la géographie s'est constituée comme science de la Terre, comme science de la description et de la représentation de la face de la Terre. A la fin du dix-neuvième siècle, on peut observer une parfaite identification entre « géographique » et « naturel » ; les causes ou les conditions géographiques sont des causes et des conditions naturelles. L'étude géographique d'une ville correspond aux analyses de sa situation et de son site. Surtout, c'est par la question si controversée du déterminisme que la géographie se posait en une science de la nature.

Un siècle plus tard, à travers des transitions, des trans-

formations plus ou moins importantes, plus ou moins conscientes, la géographie est quasi unanimement affirmée comme science sociale ; elle n'est plus considérée comme science de la nature, de l'interface terrestre, mais bien comme une science de la société, une géographie sociale. Il en est résulté une rupture avec la géographie physique et une inversion dans la recherche des causalités ; les explications ont été recherchées dans les mécanismes, les processus socio-économiques et non plus dans les catégories de la nature. Cette inversion s'est accompagnée d'un relativisme causal lié aux perceptions, aux représentations des individus et des sociétés ; la géographie culturelle est devenue prédominante. A la limite, ce n'est plus la Terre qui est l'objet de la géographie, mais seulement l'oekoumène, c'est-à-dire la seule Terre habitée.

Cette géographie devenue science sociale aurait pu garder le même objectif : la connaissance et la description de la Terre, mais une évolution inéluctable a conduit à l'abandon des « lieux » au profit des « hommes ». Le renversement était donc total par rapport à la phrase de Vidal de la Blache écrivant dans un contexte souvent omis que la géographie était « la science des lieux et non celle des hommes ».

Il faut comprendre les raisons de cette évolution : les sociétés ont été considérées comme premières, parce que plus importantes que les données naturelles parce qu'elles étaient les acteurs primordiaux de l'aventure terrestre et que tous les problèmes se rapportaient aux hommes.

La qualité géographique de l'étude réside alors dans la distribution observée des phénomènes démographiques, sociaux, qualifiée de distribution spatiale là où autrefois on disait géographique !

A ce stade de l'évolution, le terme « espace » est devenu la version moderne de « géographie », ce dernier traînant avec lui un double relent d'archaïsme et de pédagogisme !

Il est donc compréhensible que l'image de la géographie soit brouillée et que les concepts qui la fondaient soient discutés ou abandonnés.

On peut s'accommoder de cette situation, voire même s'en réjouir en y voyant un signe de progrès, une évolution positive ; on peut aussi constater que la géographie, au sein des autres sciences humaines, doit affirmer une spécificité forte, ne pas changer de finalité en reniant son passé et ne pas se dissoudre dans le creuset des sciences humaines. Mais il est nécessaire de repartir, par une réflexion épistémologique interne, de ce que nous considérons comme la réalité géographique et de se demander sur quels concepts s'appuyer pour parvenir à une intelligibilité géographique.

II. LA GEOGRAPHIE ET SES CONCEPTS.

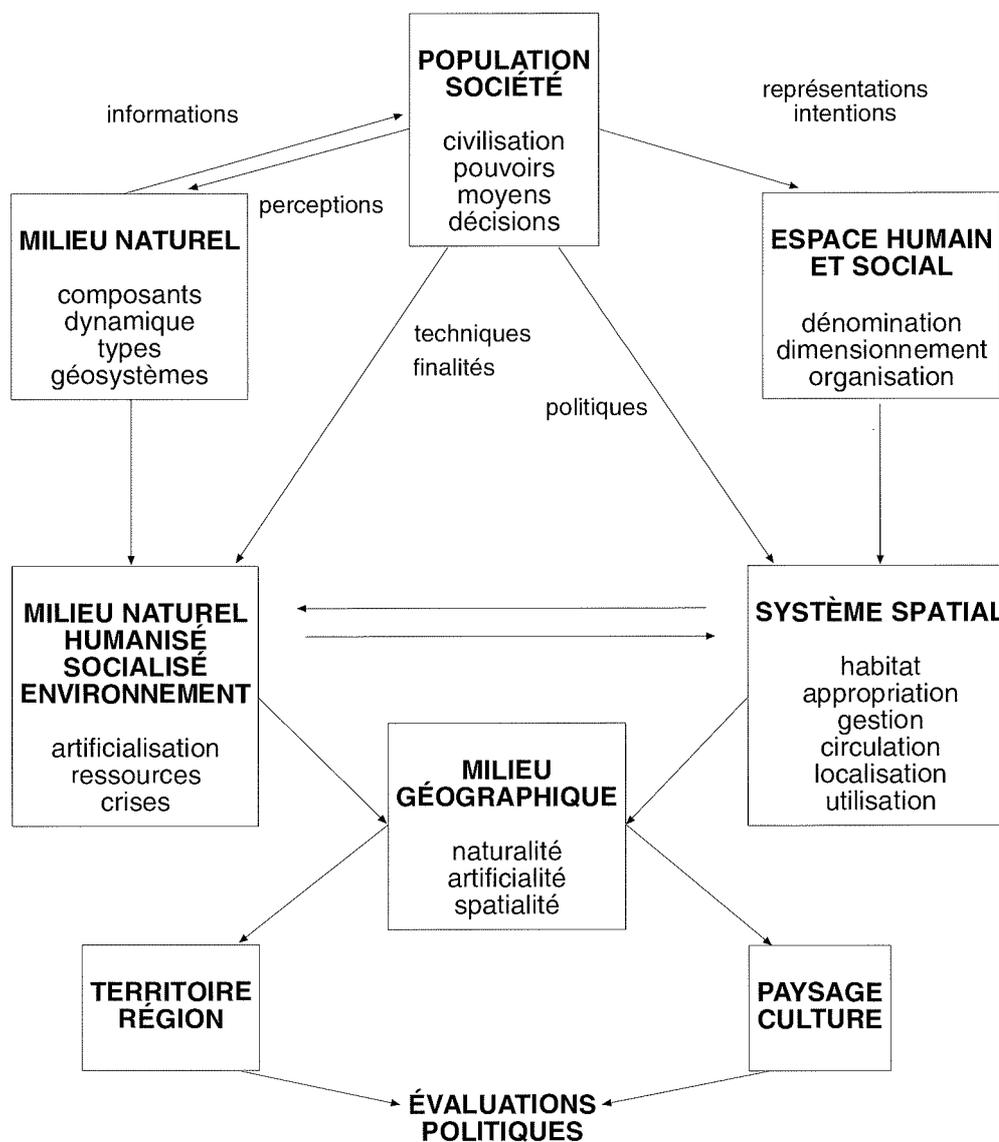
Cette intelligibilité concerne l'interface terrestre qu'il nous faut décrire, analyser, expliquer, comprendre et faire comprendre. Mais la question essentielle est celle de la

finalité : dans quel but ? pour quelle utilité ? La face de la Terre s'offre à notre observation comme une réalité complexe, une interface primitivement et prioritairement naturelle, mais aussi fondamentalement humaine : humanisée d'abord par le regard et les représentations des diverses sociétés humaines à travers le temps, humanisée surtout par les interventions, les « anthropisations », les « écritures » géographiques des sociétés. La géographie doit rendre compte de ces interrelations, de ces « combinaisons » comme le disait André Cholley. Elle ne peut le faire avec succès que si elle dispose d'une batterie de concepts clairs, efficaces, complémentaires. Or l'histoire de la géographie peut être considérée comme celle d'une succession de concepts répondant à des modes successives, à des curiosités évolutives. A la géographie, science des milieux naturels plus ou moins humanisés, cadres et déterminants des « genres de vie » des sociétés humaines, a succédé la géographie régionale, l'objet de la géographie étant de définir, délimiter et décrire les régions naturelles, économiques, humaines, les régions « géographiques » étant le fleuron, le couronnement du travail du géographe. La géographie a ensuite mis l'accent sur le paysage, expression visible, synthétique, des interrelations nature—culture ; la géographie devenait science du paysage. Les dernières décennies ont vu triompher le concept d'espace avec une géographie science de l'espace (sans même ajouter terrestre !) ou plus modestement science de l'organisation de l'espace (terrestre allant de soi !). Tout récemment, le concept de territoire a effectué une percée remarquable et tend à relayer l'espace. Cette évolution suscite deux réflexions : on peut s'étonner d'une telle orientation mono-conceptuelle de la géographie ; un concept chasse l'autre au lieu de constituer une batterie de concepts. De ce fait, il n'y a pas d'articulation conceptuelle, d'utilisation organique, systémique, des concepts. On assiste, au contraire, à des querelles entre les tenants, partisans ou critiques, de tel ou tel concept ! Or la géographie a besoin de tous ces concepts qui ont fait leur preuve ; ils ont surtout besoin d'être redéfinis, réajustés, articulés les uns aux autres.

La figure 1 propose une articulation de ces concepts. Notre propos est de montrer comment ces concepts permettent une analyse géographique cohérente, naturellement susceptible d'améliorations et ouverte à la critique.

III. LE DOUBLE REGARD DU GEOGRAPHE

Quand on parle de paysage, cela signifie vision au sol, une vision certes suggestive, qui est le regard commun des hommes, celui par lequel nous nous approprions ce qui nous environne, par lequel nous entrons en relation avec l'interface terrestre, par lequel nous découvrons la Terre des hommes. Mais un regard limité qui se décompose en plans successifs avec de larges zones invisibles, cachées. Un regard dont le contenu change à chaque pas que l'on fait, a fortiori à chaque déplacement important.



Auteurs : Philippe et Geneviève Pinchemel

Figure 1. Articulation des concepts de la géographie

Ce regard est donc très relatif, très évolutif, fort peu susceptible de permettre une analyse scientifique.

Il en va autrement de la vision verticale, aérienne qui change complètement la nature du regard, permettant une vue d'ensemble, intégratrice. Mais il est difficile de parler de paysage à propos de ce « point de vue ».

Jusqu'à l'apparition des photographies aériennes puis, plus récemment, des images satellitaires, la géographie ne disposait pas de ce regard vertical ; elle y suppléait en recherchant les points hauts.

Pendant des siècles, c'est à la carte que les hommes ont demandé de se substituer à cette absence de vision verticale. On ne soulignera jamais assez l'importance de la relation entre la géographie et la cartographie. La vision

verticale, les représentations de cette vision verticale, enrichie par le jeu des différentes échelles, ne sont pas seulement un moyen d'observation et de connaissance ; elles sont avant tout un moyen d'action, d'intervention sur l'interface terrestre.

La vision aérienne oblique représente un « compromis » entre la vision au sol et la vision verticale, bien que l'obliquité lui confère les mêmes défauts que la vision au sol, mais elle permet de saisir des « ensembles ». La photo 1 montre un « paysage » des régions côtières de l'Oregon à l'Ouest de Portland : au premier plan, un front d'urbanisation au contact d'une plaine agricole intensément cultivée (deux échelles de parcelles de cultures) ; aux derniers plans, les chaînes de montagnes boisées.

IV. LES MILIEUX NATURELS

Le concept de milieu est englobant ; par delà le paysage, il comprend le visible et l'invisible, le souterrain et l'aérien, le stable et le dynamique. Le milieu naturel tel qu'il s'offre au regard du géographe est d'abord « biotopique », c'est-à-dire un ensemble minéral, inorganique, composé de roches modelées par des processus érosifs. Nous observons des formes de relief ; ces formes de relief sont le résultat d'une relation dialectique entre les conditions lithologiques et structurales et les conditions hydrologiques ; la photo 2 (Grand canyon du Colorado) révèle la grandiose morphologie structurale dégagée par l'enfoncement du fleuve et de ses affluents sur des centaines de mètres ; les données litho-structurales sont ici déterminantes, renforcées par la pauvreté de la végétation et des sols.

Au contraire, sur la photo 3 (chaînes côtières de Californie au sud de San Francisco), le fil directeur est fourni par les réseaux hydrographiques bien organisés en bassins dont les thalwegs et les basses pentes des vallées sont soulignés par les rubans de végétation.

Sur toute l'interface terrestre, la vallée ou plutôt le système de vallées articulées en multiples bassins hiérarchisés est dominant et déterminant dans les différenciations hydrauliques, pédologiques, botaniques, microclimatiques...

Il faut bien réaliser que ces images ne donnent qu'une idée très partielle des milieux naturels auxquels elles correspondent ; d'une part, parce qu'elles en donnent une représentation statique et, d'autre part, parce qu'elles effacent les composants invisibles aux échelles considérées.

V. HUMANISATION ET ARTIFICIALISATION

Il est difficile d'imaginer une présence humaine sur la Terre qui n'en modifierait pas les aspects ; ne serait-ce que l'existence d'un seul homme qui foulerait le sol, arracherait des feuilles et des branches, ferait du feu, défricherait pour cultiver... Ce sont des dizaines de milliards d'êtres humains qui, depuis des millénaires, ont habité la Terre, passant par des stades divers de civilisations, inventant des techniques dont la plupart avaient pour finalité de leur assurer une maîtrise croissante des éléments naturels. L'humanisation de la Terre est une donnée normale, évidente. Les problèmes se posent à partir des excès de cette humanisation, mais il faut mettre en regard l'explosion démographique : on ne passe pas impunément de deux à six milliards de terriens sans que les effets s'en fassent sentir au niveau des équilibres écologiques !

La photo 4 (clairières en Europe centrale) illustre une des interventions humaines les plus universelles : le défrichement des forêts qui a accompagné l'expansion de l'humanité, ses migrations. La clairière de défrichement de la ferme isolée ou du village est certainement la forme d'humanisation la plus caractéristique

des paysages ruraux.

Les interventions des sociétés humaines ont été et sont multiples : sur les pentes avec les systèmes souvent spectaculaires de terrasses (Photo 7 : Madère), sur les eaux avec des aménagements hydrauliques d'une extraordinaire ingéniosité (Photo 7 : citernes et « levada », canal d'irrigation), sur les sols. Tous ces aménagements relèvent à des degrés divers d'une artificialisation. Celle-ci peut atteindre des formes extrêmes avec la création de terres entièrement nouvelles ; les polders en sont la version ancienne la plus connue, mais, de nos jours, le besoin de sols nouveaux, de terrains plats bien situés en bordure des mers, a multiplié les opérations de remblaiement : ports artificiels, plates-formes aéroportuaires, extensions urbaines... La photo 5 (Fukuoka) montre les stades extrêmes de ces politiques de remblaiement sur le littoral japonais. Les extensions urbaines, résidentielles, de bureaux, de grands équipements, industrielles et a fortiori portuaires se font par des remblaiements artificiels qui associent de la terre et les ordures ménagères ; on dispose ainsi d'une totale liberté d'implantation, de tracés sans rencontrer le moindre problème foncier (expropriation) ; on observe même des plages de sable totalement artificielles.

L'analyse de l'humanisation de l'interface terrestre est un des aspects essentiels de la problématique géographique ; elle a caractérisé largement la géographie classique ; elle a été renouvelée par la prise en compte des perceptions et des représentations par l'intermédiaire desquelles les sociétés humaines interviennent pour agir sur les divers composants des milieux naturels ; la géographie culturelle, version récente de la géographie des civilisations, souligne la diversité des regards portés sur les milieux et la diversité des techniques utilisées.

VI. ESPACE, MISE EN ESPACE, SPATIALISATION

La plupart des photos, dès lors qu'elles portent une trace d'humanisation, ne peuvent pas se décrire et s'interpréter dans la seule optique de relations sociétés-nature ; on y observe des formes plus ou moins géométriques, des chemins et routes d'ampleurs diverses, des fermes, villages et villes qui constituent les semis de peuplement à partir desquels les sociétés humaines aménagent « la terre. Les relations des hommes avec la « nature » sont certes essentielles, mais les relations des hommes entre eux ne le sont pas moins. Cela veut dire que les relations, en quelque sorte « verticales » que les hommes instaurent avec les données naturelles (l'homme et la pente, l'homme et le sol, l'homme et la végétation, l'homme et le climat...), sont médiatisées par les liaisons horizontales que sont les relations sociales. Les hommes, à travers les siècles, ont « mis en espace » l'interface terrestre ; c'est dans cette perspective que le concept d'espace apparaît d'une extrême richesse. Les photos témoignent des trois effets majeurs de cette spatialisation : le dimensionnement, la

géométrisation, l'organisation.

Le dimensionnement humain de l'interface terrestre est une évidence ; les sociétés humaines ont marqué la terre en fonction de leur perception et de leur maîtrise des distances, des distances-temps.

Les hommes ont espacé leurs fermes, leurs villages, leurs villes en fonction de leurs possibilités de déplacement, de transport ; les notions fondamentales de proximité, d'éloignement, d'étendue sont relatives aux hommes ; on lit sur les photos une « mise à l'échelle humaine ».

Celle-ci s'accompagne souvent d'une géométrisation visible : ce sont les formes rectangulaires des parcelles de culture (Photos 1, 4, 6, 10 et 14), les routes rectilignes, les tracés orthogonaux ou étoilés des réseaux de voies (Photos 6 et 10) ; ces formes ne doivent rien à des influences « naturelles », mais tout à des conceptions spatiales.

Ces dimensions, ces formes inscrites dans le sol ne sont pas indépendantes les unes des autres ; elles participent d'une organisation spatiale complexe inscrite dans la durée. La spatialisation, l'organisation de l'espace s'analysent à partir du semis de peuplement : ferme isolée, simple habitation, village, petite ville ou énorme métropole, tous ces lieux de peuplement sont les pôles à partir desquels tout s'organise, à partir desquels les distances-temps se mesurent et sont déterminantes. La notion de polarisation apparaît donc comme la clef de lecture majeure de l'analyse humaine de l'interface terrestre. Les autres composants de l'organisation de l'espace lui sont étroitement liés :

- l'appropriation du sol : tout mètre carré de la surface de la Terre appartient à quelqu'un, simple particulier ou Etat en passant par toutes les catégories de propriétaires, tribus, souverains, collectivités locales, sociétés et associations... Ce sont les propriétaires qui exploitent directement ou concèdent, qui déterminent l'usage, l'utilisation. La parcelle foncière, cadastrale, exprime cette appropriation ; elle peut être très vaste et par là même invisible dans le cas des latifundia ; elle peut être minuscule (Photo 7 : Madère). Mais, dans tous les cas, le parcellaire foncier n'est visible que s'il correspond à un parcellaire d'usage. Toute analyse parcellaire doit prendre en compte les données foncières. Tout changement d'usage d'une parcelle est lié, dans la plupart des cas, à une mutation foncière ; la dynamique d'un « paysage » ne peut se comprendre sans passer par le foncier, les législations et les politiques foncières et les changements socio-économiques qui les accompagnent (Photo 8 : vignoble dans le Valais ; photo 14 : urbanisation dans une rizière au Japon) ;
- l'utilisation et l'exploitation du sol : nous venons de voir que l'appropriation autorisait et déterminait l'affectation du sol. Les photos montrent la diversité des usages : agricoles, pastoraux, forestiers, artisanaux, industriels, tertiaires, touristiques, ludiques, d'infrastructures... Suivant les temps, les cultures, les catégories d'utilisation varient, les « consommations

d'espace différent. On sait que les types d'utilisation obéissent à une disposition annulaire, du centre aux périphéries ;

- la gestion administrative et politique : nous l'évoquons rapidement puisqu'elle n'apparaît pas sur les photos. Elle correspond au concept de territoire, c'est-à-dire à l'étendue sur laquelle s'exerce l'autorité d'un Etat, celle de collectivités « territoriales ». Leurs pouvoirs s'exercent dans le cadre de divisions territoriales plus ou moins nombreuses, hiérarchisées. Le rôle géographique de ces divisions est fondamental puisque tous les éléments qui interviennent dans l'action géographique des hommes s'inscrivent dans ces cadres administratifs ;
- les réseaux de relations : ils relient tout ce qui précède et en permettent le fonctionnement ; les voies de communication, de l'humble chemin rural à l'autoroute, sont les grandes créatrices d'espace ; tout change dans la vie économique et sociale suivant que l'on se trouve à proximité ou à distance d'une route, d'une gare... Les sociétés humaines ont toujours déployé des efforts considérables pour effacer les obstacles, pour supprimer les ruptures de charge, augmenter les vitesses, fluidifier les trafics. La photo 9 montre une partie de la liaison autoroutière récemment construite entre l'île principale du Japon et l'île de Shikoku, désenclavant cette dernière.

Les hommes « produisent » l'espace, au sens le plus fort, par la combinaison de ces cinq constituants : les pôles et centres, le parcellaire foncier, les utilisations des sols, les trames administratives, les réseaux de communications qui existent, fonctionnent dans d'étroites interrelations. Ils constituent un système spatial, plus exactement autant de systèmes spatiaux qu'il y a d'échelles prises en compte ; les systèmes spatiaux des exploitations agricoles s'insèrent dans les systèmes spatiaux des villages, des communes qui eux-mêmes intègrent les systèmes spatiaux « régionaux »... Les photos 6 et 10 montrent deux des modèles spatiaux les plus répandus à la surface de la Terre. Sur la photo 6, petite ville de la Dombes au Nord de Lyon, un dispositif étoilé, rayonnant prévaut : les voies convergent (et divergent) vers le centre urbain délimitant autant de grands triangles dans lesquels s'inscrit le parcellaire ; les lotissements récents, les grands équipements, les activités industrielles se sont localisés à proximité de la ville sur les axes ou entre les axes aux dépens des terres agricoles. Ce modèle spatial privilégie la centralité ; il s'exprime dans la théorie de Christaller. La photo 10 (campagne d'Europe centrale) montre le modèle radicalement opposé : le système orthogonal qui privilégie les surfaces au détriment de la centralité puisque les carrefours sont réduits à quatre voies. Cette organisation quadrangulaire de l'espace est à la fois la plus simple géométriquement, cadastralement, la plus logique agronomiquement, la plus égalitaire socialement. C'est pourquoi on la retrouve à travers toute l'histoire géographique de l'humanité avec des modalités variables quant aux dimensions (des parcelles), aux

espacements (des voies), aux localisations des différents habitats (isolée : photo 8 ; linéaire : photo 10...).

VII. PAYSAGES ET MILIEUX GEOGRAPHIQUES

La notion de spatialisation et le concept d'espace sont d'une grande utilité pour comprendre et analyser les paysages ; ils mettent l'accent sur les éléments du paysage déterminés par les sociétés. Mais ces organisations socio-spatiales s'inscrivent dans des milieux naturels que la présence des hommes « anthropise » nécessairement. Nous arrivons alors au cœur de l'analyse géographique, à la problématique centrale de la géographie. Toutes les photos peuvent être lues en considérant que chacune de leurs unités élémentaires (ou chacun de leurs pixels ou groupe de pixels pour une image satellitale) contient à la fois une part de naturalité, une part d'artificialité et une part de spatialité. Il faut aussitôt rappeler que les photos ne montrent pas tous les composants de naturalité pas plus que de spatialité. Mais elles expriment les éléments visibles qui entrent dans la composition des paysages ; les paysages apparaissent bien alors comme la traduction, la représentation visible des « milieux géographiques ». Les trois composants se combinent de manière très variable et très diverse. Au niveau de l'observation des photos, qui n'est pas celui de l'observation scientifique, la naturalité apparaît dominante, quasi exclusive dans la photo 1 tandis que l'artificialité et la spatialité prévalent dans la photo 5 et la photo 10. La naturalité s'exprime visiblement : par les systèmes de pentes souvent très contraignants (Photos 7 et 8), par les organisations hydromorphologiques des réseaux de vallées (Photo 3), par la couverture végétale résiduelle (Photos 3 et 4).

Les combinaisons sont souvent très complexes, très « subtiles », à la mesure de la complexité et de la diversité des milieux naturels. La photo 11 (La Nouvelle dans le cirque de Mafate, La Réunion) en donne une première image. Au milieu des pentes boisées très fortes (naturalité) du cirque, une zone relativement plane a permis une humanisation élémentaire et une spatialisation sommaire : habitations, parcellaire..., véritable « oasis » de peuplement. La photo 12 (garrigues du Languedoc) montre une morphologie structurale très complexe (affleurements calcaires, vallées alluviales). L'humanisation visible est discontinue, hétérogène ; le parcellaire « joue » avec la lithologie. N'oublions pas, au-delà de l'image, l'appropriation et la trame administrative communale. La photo 13 (partie orientale de l'île de Kyushu, Japon) illustre le milieu géographique de l'intérieur des îles japonaises ; la topographie y apparaît très contrastée : plateaux volcaniques fortement disséqués par de denses réseaux de vallées aux fonds alluviaux et aux raides versants boisés. C'est par les sols et les versants boisés que la naturalité est la plus présente. Mais l'humanisation apparaît générale et d'une rare intensité tant par l'habitat que par le parcellaire et l'utilisation agri-

cole du sol ; l'artificialisation est surtout visible dans l'aménagement en rizières inondables des fonds de vallées (terrasses). L'opposition est nette entre le milieu des cultures sèches des plateaux (champs exigus des premier et dernier plans) et le milieu humide des vallées. Les spatialisations sont omniprésentes, mais dissociées, subordonnées aux « déterminismes » des milieux naturels.

Les paysages et les milieux géographiques ne sont évidemment pas statiques : les photos ont figé leurs traits en un temps et à un moment donnés, inconvénient majeur des « prises de vue ». Il faut constamment avoir présent à l'esprit que la photo a enregistré les résultats d'évolutions multiples qui correspondent à des temps, des rythmes différents. La photo 14 (rizière au Japon) montre un processus d'urbanisation d'une rizière à l'échelle d'une parcelle. Ce processus apparemment simple suppose : une politique autorisant cette mutation, une transaction foncière, un remblaiement de la parcelle concernée et la construction de murs de séparation avec les trois rizières avoisinantes et le réaménagement des systèmes d'irrigation antérieurs. Plus hypothétiquement, on peut évoquer une transformation de la voirie d'accès (remblais récents pour remplacer le vieux chemin sur la digue par une route carrossable). Le changement d'usage s'inscrit dans le vieux parcellaire agraire.

La photo 15 (Sao Paulo dans les années 1960) montre une autre dynamique : la superposition de deux générations d'urbanisation. La première strate, repérable par les toitures rouges, correspond aux constructions de la première moitié du siècle : maisons basses et petits immeubles. La deuxième strate voit les immeubles élevés et les gratte-ciel remplacer l'habitat précédent. Cette substitution semble se faire aléatoirement, c'est-à-dire suivant les opportunités foncières et, dans la plupart des cas, s'inscrire dans la trame parcellaire ancienne ; cela explique l'étroitesse et la limitation en hauteur des constructions.

De plus en plus, les paysages, les milieux géographiques enregistrent et supportent des évolutions, des transformations, des mutations de grande ampleur. Les agents qui en portent la responsabilité, les acteurs de ces transformations sont nombreux, hétérogènes, répondent à des finalités, suivent des intérêts différents souvent contradictoires, établissant leurs interventions dans des durées différentes. Il n'est donc pas surprenant que ces oppositions, ces conflits, ces contradictions s'inscrivent dans les paysages, affectent les milieux géographiques et débouchent sur des pathologies géographiques, d'autant plus graves qu'elles constituent l'environnement, le « cadre de vie » des hommes. Il est d'ailleurs surprenant qu'à côté des crises écologiques, économiques, sociales, on n'évoque guère les crises géographiques ! La photo 16 (Tokyo) illustre un aspect de cette crise urbaine ; l'urbanisation forcée des quartiers centraux a conduit à une densité extrême du bâti dans une trame viaire et parcellaire qui a peu changé ; toutes les générations d'immeubles se juxtaposent aboutissant à de cu-

rieux résultats comme l'étrange bâtiment triangulaire au centre de la photo ; les règles de protection contre les incendies et les séismes font qu'aucun immeuble n'est mitoyen.

CONCLUSION

Quelles réflexions suscitent ce croisement de quelques images avec certains concepts utilisés par la géographie ? C'est, en premier lieu, la surprenante diversité de la face de la Terre. On ne se lasse jamais de la découvrir et de constater la multiplicité des milieux géographiques, produits d'innombrables combinaisons naturelles et humaines. On comprend que certains géographes aient affirmé que tout lieu, toute région étaient uniques, exceptionnels et n'étaient pas réductibles à des lois universelles. L'inventaire géographique de l'interface terrestre est loin d'être fait et il ne sera jamais achevé en raison des transformations permanentes des milieux. Sans doute faudrait-il que les géographes se préoccupent davantage de le poursuivre et de le présenter. Mais cet inventaire n'est possible qu'au moyen de catégories conceptuelles, de typologies géographiques, de

problématiques bien définies. Or les unes et les autres sont loin d'être les mêmes pour tous les géographes. Il appartient à la communauté géographique de s'interroger sur ses choix, ses orientations. Face à une géographie « éclatée », nous avons insisté naguère sur la nécessité de son recentrage. A partir de la conviction de l'existence d'un « noyau dur » de la géographie, toutes les libertés, toutes les « recherches » sont possibles ! Encore faut-il reconnaître ce noyau dur.

L'analyse, l'explication géographique sont délicates, exigeantes parce que complexes, pluridisciplinaires. Les commentaires présentés ne sont pas « scientifiques » ; ils ont seulement l'ambition de montrer la nécessité de recourir à quelques concepts pour donner accès à une intelligibilité géographique de l'interface terrestre.

Adresse de l'auteur :

Philippe PINCHEMEL
Université Paris I

Centre national de la Recherche scientifique
191, rue Saint-Jacques
F - 75005 Paris



Photo 1. Un « paysage » des régions côtières de l'Oregon à l'Ouest de Portland, EU



Photo 2. Grand canyon du Colorado, EU



Photo 3. Chaînes côtières de Californie au sud de San Francisco, EU



Photo 4. Clairières en Europe centrale



Photo 5. Stades extrêmes de la politique de remblaiement à Fukuoka, Japon



Photo 6. Petite ville de la Dombes au Nord de Lyon



Photo 7. Cultures en terrasses à Madère

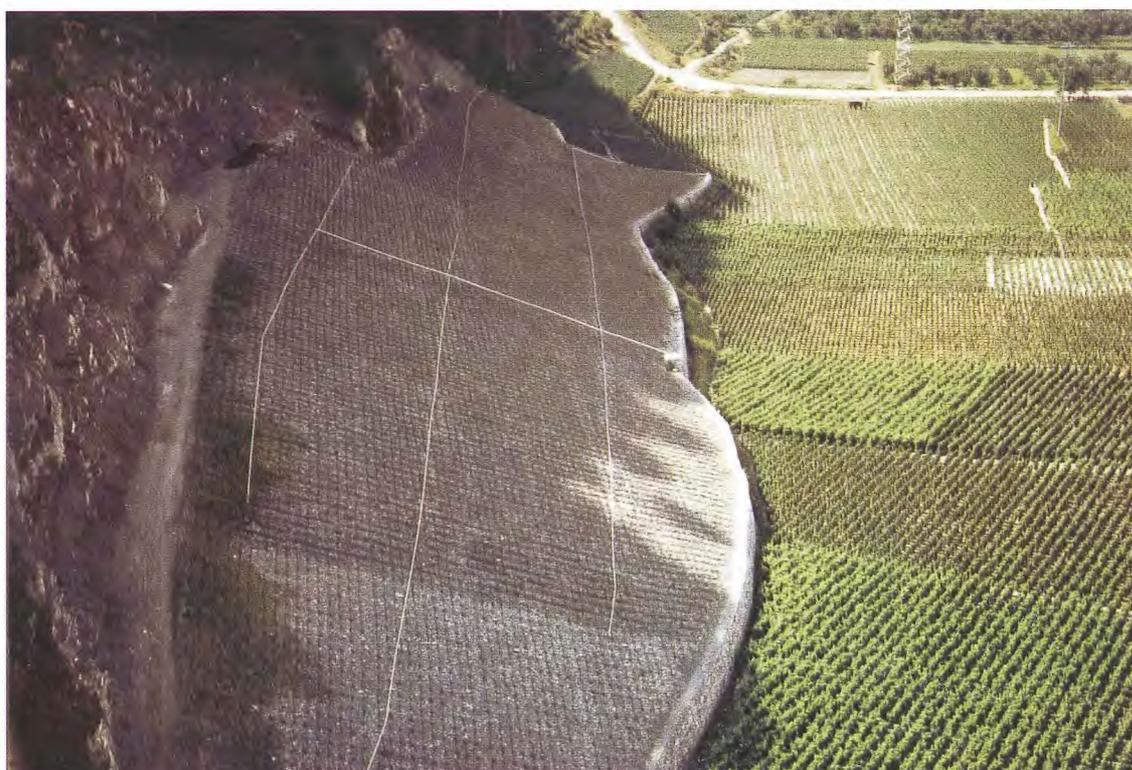


Photo 8. Vignoble dans le Valais



Photo 9. Liaison autoroutière récemment construite entre l'île de Honshu et l'île de Shikoku



Photo 10. Campagne d'Europe centrale



Photo 11. La Nouvelle dans le cirque de Mafate, La Réunion



Photo 12. Garrigues du Languedoc



Photo 13. Partie orientale de l'île de Kyushu, Japon



Photo 14. Rizière urbanisée au Japon



Photo 15. Sao Paulo dans les années 1960



Photo 16. Tokyo